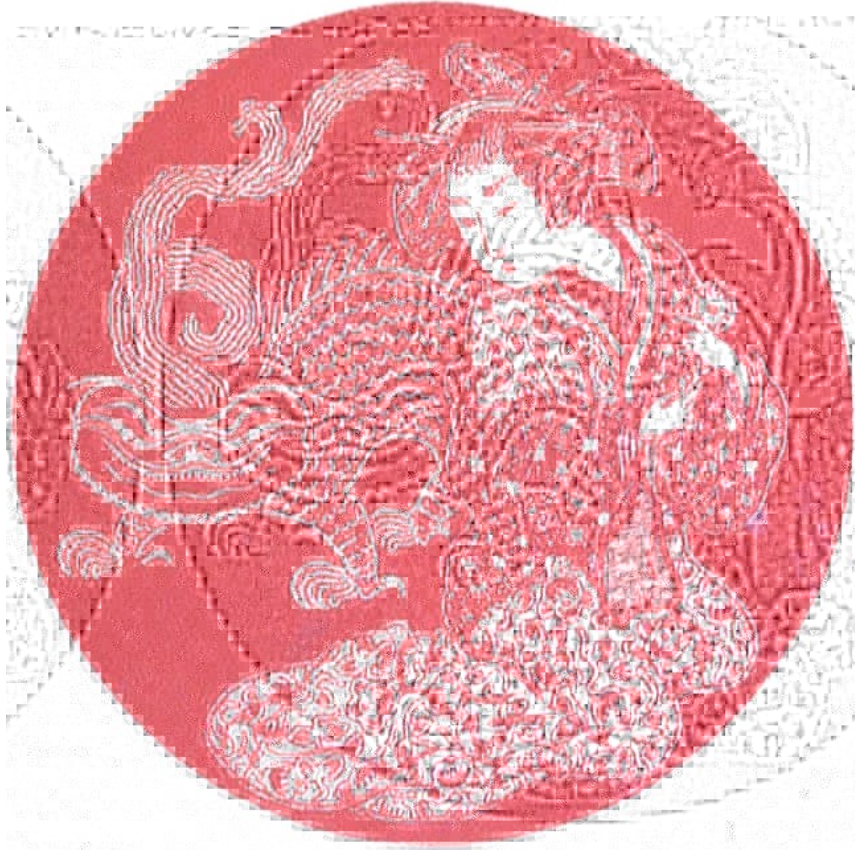


Fantômes japonais



Auteur : Lafcadio Hearn

Traduction française : Marc Logé

Mise en forme : Cyrille Largillier

La réconciliation

Il y avait, une fois, un jeune Samouraï de Kyoto qui était tombé dans la misère à la suite de la ruine de son seigneur, et qui fut obligé de quitter sa demeure et de s'engager au service du gouvernement d'une lointaine province. Avant de quitter la capitale, le Samouraï divorça d'avec sa femme qui était très belle et extrêmement bonne, pensant obtenir un avancement plus facile en contractant une autre alliance... Il épousa donc la fille d'une famille assez distinguée, et l'emmena avec lui dans la province où il était appelé à vivre désormais.

Or, ce fut au cours de son insouciance jeunesse et tenaillé aussi par la dure expérience de la misère, que le Samouraï se méprit ainsi sur la valeur de cette affection qu'il répudia si légèrement. Car son second mariage ne fut pas heureux ; sa nouvelle épouse était dure et égoïste, et il eut bientôt toutes les raisons de songer, avec tristesse, à sa vie passée à Kyoto. Alors il découvrit qu'il aimait toujours sa première femme, qu'il l'aimait même beaucoup plus qu'il ne pourrait jamais aimer la seconde, et il commença à se rendre compte combien il s'était montré injuste et ingrat envers elle. Peu à peu son regret se transforma en un remords qui ne lui laissa point de répit. Des souvenirs de la femme qu'il avait trahie, son doux parler, ses sourires, ses façons d'être mignonnes et raffinées, sa patience inlassable, le hantaient continuellement.

Parfois, dans ses rêves, il la voyait assise à son métier, tissant, comme lorsqu'elle travaillait nuit et jour pour l'aider pendant leurs années de misère. Mais il la voyait plus souvent agenouillée seule dans la petite chambre désolée où il l'avait quittée, voilant ses pleurs derrière sa pauvre manche usagée. Même pendant les heures de son travail officiel, les pensées du Samouraï se tournaient vers elle ; alors il se demandait comment elle vivait et ce qu'elle devenait. Quelque chose au fond de son cœur l'assurait qu'elle n'accepterait pas d'autre mari que lui, et qu'elle ne refuserait jamais de lui pardonner. Et il résolut, en son for intérieur, d'essayer de la retrouver dès qu'il pourrait se rendre à Kyoto, d'implorer son pardon et de la reprendre auprès de lui ; en somme, de faire tout ce qui était humainement possible pour réparer ses torts.

Mais les années s'écoulèrent.

Enfin, la mission officielle du gouverneur toucha à son terme, et le Samouraï se trouva libre. Il résolut donc de retourner auprès de sa bien-aimée.

— Ah ! quelle cruauté, quelle folie j'ai commise en divorçant ! s'écria-t-il.

Il renvoya sa seconde femme dans sa famille, car elle ne lui avait point donné d'enfant, et, se hâtant vers Kyoto, il se mit à rechercher son épouse d'autrefois, sans même prendre le temps de changer son costume de voyage.

Lorsqu'il parvint à la rue où elle vivait jadis, il était déjà tard, et la nuit était tombée, la nuit du dixième jour du neuvième mois. La ville était aussi silencieuse qu'un cimetière. Mais, grâce au clair de lune très brillant, il put trouver son ancienne maison sans aucune difficulté. Elle paraissait abandonnée ; de hautes herbes poussaient sur le toit. Il frappa

contre les portes à glissières, mais personne ne lui répondit. Puis, s'étant rendu compte que les portes n'avaient pas été fermées de l'intérieur, il les poussa et entra.

La chambre principale était vide ; il n'y avait pas de nattes à terre ; un vent glacial soufflait par les crevasses du plancher, et la lune brillait par une fente dans le mur de l'alcôve. Les autres pièces présentaient le même aspect délabré. La maison semblait inoccupée.

Néanmoins, le Samouraï résolut de visiter une dernière pièce à l'extrémité de la maison, une très petite chambre qui, jadis, avait été le lieu de repos préféré de sa femme. En approchant de l'écran qui la fermait, il tressaillit en constatant qu'une lumière éclairait l'intérieur de la chambrette. Il repoussa l'écran et ne put retenir un cri de joie, car il aperçut sa femme qui cousait à la clarté d'une lampe que coiffait un abat-jour en papier. Au même instant, ses yeux rencontrèrent les siens, et spontanément elle l'accueillit avec un sourire illuminé de bonheur, lui demandant seulement :

— Quand donc êtes-vous arrivé à Kyoto ? Et comment avez-vous réussi à me retrouver parmi toutes ces pièces obscures ?

Les années ne l'avaient pas changée. Elle paraissait aussi jeune et aussi belle que dans le souvenir le plus doux qu'il conservait d'elle ; mais, plus douce encore que tout souvenir, la musique de sa voix lui parvint remplie d'un tremblement de joie émerveillée.

Alors il prit place joyeusement à ses côtés, et lui raconta tout, lui avoua qu'il s'était amèrement repenti de son égoïsme et qu'il avait été très malheureux sans elle. Ah ! il l'avait certainement regrettée, et depuis longtemps il s'était promis de s'amender vis-à-vis d'elle ! Et, tout en parlant, il la caressait et ne cessait de la supplier de lui pardonner.

Elle lui répondit avec une douceur aimante selon le désir de son cœur, en l'implorant de ne plus se reprocher quoi que ce fût. Elle lui dit qu'il avait eu tort de s'astreindre à souffrir à cause d'elle, car elle avait toujours senti qu'elle n'était pas digne d'être sa femme. Cependant elle savait que, s'il s'était séparé d'elle, ce n'avait été que poussé par la misère, et que, tant qu'ils avaient vécu ensemble, il s'était toujours montré très bon, et elle, de son côté, n'avait pas cessé de prier pour son bonheur. Mais, en admettant même qu'il pût y avoir une raison de parler de réparation, cette honorable visite qu'il daignait lui faire suffisait amplement à la consoler de tout son chagrin passé. Car quel bonheur plus grand pouvait-elle connaître que celui de le revoir ainsi, ne fût-ce même que pour un instant ?

— Pour un instant ! répondit-il avec un rire joyeux. Dis plutôt pour la durée de cent existences, ô ma bien-aimée ! Car, à moins que tu ne me le défendes, je reviens vivre avec toi pour toujours, oui, pour toujours ! Rien ne nous séparera plus désormais. Aujourd'hui, je possède des amis et des ressources : nous n'avons plus à craindre la pauvreté. Demain on m'apportera ici toutes mes richesses et mes domestiques viendront te servir. Et nous embellirons cette maison. Si je suis venu ainsi ce soir sans même changer de vêtements, c'est parce que j'étais poussé par un impatient désir de te revoir et de te dire tout cela.

Elle parut très contente de ces paroles, et elle lui raconta à son tour tout ce qui était arrivé à Kyoto depuis son départ, tout, sauf toutefois ses propres chagrins dont elle

refusait très doucement de parler. Ils bavardèrent fort tard de la sorte ; puis elle le conduisit vers une chambre plus chaude donnant au midi, et qui avait été jadis leur chambre nuptiale.

— N'as-tu personne dans la maison pour t'aider ? demanda-t-il, en la voyant lui préparer sa couche.

— Non ! dit-elle en riant joyeusement. Je n'avais pas les moyens d'avoir une domestique. Alors j'ai vécu toute seule.

— Demain tu auras plusieurs domestiques, dit-il, des domestiques excellents, et tout ce dont tu pourras avoir besoin.

Alors ils s'étendirent pour se reposer, mais non point pour dormir, car ils avaient encore trop de choses à se dire ; et ils parlèrent du passé et de l'avenir jusqu'à l'aube naissante. Puis, involontairement, le Samouraï ferma les yeux et s'endormit.

Lorsqu'il s'éveilla, le jour filtrait par les crevasses des volets à glissières, et, à sa stupéfaction, il se vit étendu sur les planches nues d'un parquet moisi. Avait-il simplement fait un rêve ? Non. Elle était là... elle dormait. Il se pencha sur elle, la regarda, et poussa un cri d'épouvante... Car la dormeuse n'avait pas de visage. Devant lui, enroulé dans son linceul, gisait le cadavre d'une femme, un cadavre à ce point émacié qu'il n'en restait plus rien que des ossements, et une longue chevelure noire tout emmêlée.

Alors, lentement, tandis qu'il se tenait tout grelottant d'horreur au soleil, son épouvante céda à un désespoir si affreux, à une douleur si atroce, que sa pensée s'accrocha en dépit de tout à l'ombre moqueuse d'un doute. Feignant ne pas connaître le voisinage, il se fit indiquer le chemin jusqu'à la maison où sa femme avait vécu.

— Il n'y a personne dans cette demeure, dit la personne qu'il interrogea. Elle appartenait à la femme d'un Samouraï qui quitta la ville voici de longues années. Il divorça d'avec elle afin d'épouser une autre femme plus riche. Et elle en ressentit un tel chagrin, qu'elle en tomba gravement malade... Or, elle n'avait point de parents à Kyoto, et personne pour la soigner. Alors elle mourut à l'automne de la même année, le dixième jour du neuvième mois.

Le miracle de Benten, déesse de la beauté

Il y a dans la ville de Kyoto le célèbre temple des Femmes, appelé Amadera. Sadazumi Shinnô, le cinquième fils de l'empereur Siwa, y passa la plus grande partie de sa vie comme prêtre, et les tombes de beaucoup de personnes célèbres se dressent dans le parc qui entoure le temple. Mais la construction actuelle n'est pas celle de l'ancien Amadera. Le temple primitif tomba dans un tel état de ruine mille années après sa fondation, qu'on dut le rebâtir entièrement ; et cela se passait la quatorzième année de l'ère de Genroko (1701).

Un grand festival célébra la restauration du temple des Femmes, et, parmi les milliers de personnes présentes à cette fête, il y avait un jeune poète, un étudiant, appelé Hanagaki Baishu. Il se promena dans les jardins nouvellement dessinés, enchanté par tout ce qu'il voyait. Or, il parvint ainsi à une source où naguère il avait eu l'habitude de venir se désaltérer. Il fut surpris de voir que, tout autour de la source, la terre avait été creusée de façon à former un étang carré. À l'un des coins de cet étang on avait planté un écriteau de bois portant cette inscription : *Tanjo-Sui* (« Eau de Naissance ou de Réincarnation »). Et il vit aussi qu'on avait érigé près de l'étang un temple, tout petit mais très beau, consacré à Benten, déesse de la Beauté. Tandis qu'il considérait ce temple, une soudaine bouffée de vent fit voler à ses pieds un *tansakou*, un de ces longs rubans de papier de couleur sur lesquels sont inscrits en sens vertical des poèmes. Et sur ce *tansakou* étaient tracés des vers d'amour d'un poème bien connu, que le jeune homme savait même par cœur. L'étudiant remarqua tout de suite que le poème avait été écrit sur le *tansakou* par une main de femme, et en caractères si fins que ses yeux en étaient tout émerveillés. Quelque chose dans la forme de ces caractères, une grâce indéfinie, laissait deviner que celle qui les avait tracés devait être à cette période de la jeunesse où sous l'enfant perce déjà la femme. Et la couleur riche et pure de l'encre choisie témoignait d'un cœur également pur et bon.

Hanagaki Baishu plia avec soin le *tansakou* et l'emporta chez lui. Là il l'examina à nouveau ; l'écriture lui en parut encore plus belle. Sa science de la calligraphie lui révéla que le poème avait sans doute été écrit par une toute jeune fille, mais très intelligente et probablement très douce. Cette assurance suffit pour évoquer en son esprit l'image d'une fort charmante personne. Et il fut bientôt éperdument amoureux de cette inconnue. Sa première résolution fut donc de rechercher celle qui avait écrit ces vers, et d'en faire sa femme. Mais comment la trouver ? Où était-elle ? Où vivait-elle ? Certes, il ne pouvait espérer la rencontrer que grâce à la faveur des Dieux.

Mais il se dit que les Dieux seraient peut-être très heureux de lui venir en aide. Le vent avait porté ce *tansakou* jusqu'à lui alors qu'il se tenait près du temple de Benten-Sama ; or, c'est précisément à cette divinité que les amoureux adressent leurs prières d'heureuse union. Il se rendit donc au temple de Benten de l'Eau de la Naissance, sur les terres de l'Amadera, où il formula sa requête avec toute l'ardeur de son amour.

— Ô Déesse ! aie pitié de moi ! Aide-moi à trouver où habite la jeune fille qui a écrit le *tansakou*. Accorde-moi une seule occasion de la rencontrer, ne fût-ce que pour un moment.

Ayant récité cette prière, il se mit en devoir d'accomplir un service religieux qui devait durer sept jours (*nanuka-mairi*), en l'honneur de la Déesse. Il pria dans un certain temple tous les jours pendant sept jours de suite, et forma le vœu de passer la septième nuit entière en adoration devant le petit autel de l'étang carré.

Or, la septième nuit, la nuit de vigile, à l'heure où le silence était le plus profond, il entendit une voix qui appelait à l'entrée principale du parc du temple : quelqu'un demandait la permission d'entrer. Une autre voix répondit à l'intérieur du temple ; la grille s'ouvrit, et Baishu aperçut un vieillard majestueux qui s'approchait lentement. Il était vêtu de ses robes de cérémonie et, sur ses cheveux blancs, portait un bonnet noir dont la forme indiquait qu'il appartenait à un très haut rang. Lorsqu'il parvint au petit temple de Benten, il s'agenouilla comme s'il attendait un ordre divin. Alors la porte extérieure du temple s'ouvrit : le rideau de bambou qui dissimulait le sanctuaire secret fut à demi relevé par une main invisible, et un *chigo*, ou petit page d'une noble maison, apparut. Il était très beau, et ses longs cheveux étaient noués en arrière selon la coutume ancienne. Il s'arrêta sur le seuil du temple, et dit au vieillard d'une voix claire et forte :

— Il y a ici quelqu'un qui nous a supplié d'intervenir en faveur d'une union d'amour qui ne convient guère à sa condition actuelle, et qui est par conséquent assez difficile à susciter. Mais, comme ce jeune homme, est digne de notre pitié, nous vous avons appelé pour examiner si nous ne pourrions rien faire pour lui. S'il est possible de prouver qu'il y eut une relation quelconque entre lui et celle qu'il aime, dans une naissance antérieure, vous les présenterez l'un à l'autre.

Le vieillard s'inclina respectueusement devant le page. Puis, se levant, il tira de la poche de sa longue manche gauche une corde cramoisie. Il passa un bout de cette corde autour des épaules de Baishu, comme s'il voulait le ligoter. Il jeta l'autre extrémité dans la flamme d'une des lampes qui éclairaient le temple, et, tandis que la corde brûlait, il agita trois fois sa main comme s'il appelait quelqu'un hors des ténèbres.

Immédiatement, dans la direction de l'Amadera, on entendit un bruit de pas légers ; un moment plus tard, une jeune fille apparut, une jeune fille charmante âgée de quinze ou seize ans. Elle s'approcha avec grâce, mais très timidement tout en cachant le bas de son visage derrière son éventail... Puis elle s'agenouilla auprès de Baishu. Alors le page dit à l'étudiant :

— Depuis quelque temps, vous avez souffert de cruelles peines de cœur. Votre amour insensé a même altéré votre santé. Nous n'avons pas voulu que cet état malheureux se prolongeât davantage. Voilà pourquoi nous avons appelé le Vieux-Homme-sous-la-Lune, le Dieu du Mariage, afin de vous présenter à celle qui a écrit le *tansakou*. Elle est à vos côtés.

En prononçant ces paroles, le page se retira derrière le rideau de bambou ; le vieillard s'en fut comme il était venu. La jeune fille le suivit. Et presque aussitôt, l'étudiant entendit la grande cloche du temple des Femmes qui sonnait l'heure de l'aube. Il se prosterna en rendant grâces devant l'autel de Benten, et reprit le chemin de sa demeure ayant

l'impression qu'il se réveillait d'un rêve délicieux. Il était infiniment heureux d'avoir vu la charmante personne qu'il avait si ardemment désiré de connaître, et pourtant très malheureux dans la crainte de ne la plus jamais revoir. Mais à peine venait-il de franchir la grille du temple et de s'engager dans la rue, qu'il vit une jeune fille qui s'en allait seule dans la même direction que lui. Et il la reconnut : c'était celle à qui il venait d'être présenté devant le temple de Benten. Il pressa le pas pour la rejoindre : elle se retourna et le salua gracieusement. Alors, pour la première fois, il osa lui parler, et elle lui répondit d'une voix dont la douceur le remplit de joie. Ils marchèrent côte à côte en bavardant gaiement à travers les rues encore silencieuses. Ils arrivèrent ainsi devant la maison où vivait l'étudiant. Là il s'arrêta, et confia à la jeune fille ses espérances et ses craintes. Mais, souriante, elle lui demanda :

— Ne savez-vous pas que j'ai été envoyée ici afin de devenir votre femme ?

Et elle entra dans sa demeure à ses côtés.

Lorsqu'elle fut sa femme, elle l'enchantait au-dessus de toutes ses espérances par tout le charme de son cœur et de son esprit. Il trouva aussi en elle une femme beaucoup plus accomplie qu'il ne la croyait. Non seulement elle savait écrire merveilleusement, mais elle savait peindre de très beaux tableaux. Elle connaissait l'art d'arranger les fleurs, l'art de la broderie, l'art de la musique. Elle savait tisser et coudre, et elle n'ignorait rien de l'art de tenir une maison.

Les jeunes gens s'étaient rencontrés au début de l'automne. Ils vécurent ensemble jusqu'au commencement de la saison d'hiver. Rien, pendant tout ce temps, ne vint troubler la paix de leur bonheur. L'amour de Baishu pour sa douce petite épouse ne faisait que croître à mesure que passait le temps. Pourtant il demeurait étrangement ignorant de son histoire, et ne savait rien de sa famille. Elle ne lui en avait jamais parlé, et il se disait que, puisque c'étaient les Dieux qui la lui avaient donnée, il ne serait pas très courtois de l'interroger. Mais ni le Dieu du Mariage, ni qui que ce soit ne vint la réclamer comme il le craignait. Personne ne lui posa jamais de questions au sujet de sa femme, et les voisins, pour quelque raison inexplicable, agissaient comme s'ils ne soupçonnaient même pas sa présence.

Baishu s'étonnait de tout cela. Mais d'autres surprises encore plus étranges l'attendaient. Un matin d'hiver, il passait dans un quartier de la ville un peu éloigné, lorsqu'il entendit quelqu'un l'appeler très haut par son nom. Il se retourna, et il vit un domestique qui lui faisait des signes du seuil d'une maison. Comme il ne reconnaissait pas ce serviteur, et qu'il n'avait aucun ami dans ce quartier de Kyoto, il fut un peu surpris d'être hélé de cette sorte. Mais le domestique vint à lui et, le saluant avec la plus grande déférence, il lui dit :

— Mon maître désire vivement avoir l'honneur de s'entretenir quelques instants avec vous. Daignez entrer.

Après une courte hésitation, Baishu se laissa conduire jusqu'à la maison. Là un homme fort digne et richement vêtu, qui paraissait être le maître du logis, vint au-devant de lui et remmena cérémonieusement dans la salle de réception. Lorsqu'ils eurent échangé les politesses d'usage dans une première rencontre, l'inconnu s'excusa envers l'étudiant de tout le sans-gêne de l'invitation qu'il lui avait fait faire par son domestique.

— Vous avez sans doute trouvé très impertinent de notre part de vous appeler ainsi, dit-il. Mais vous nous pardonneriez peut-être notre impolitesse, si je vous dis que j'ai agi ainsi sur une inspiration que je crois m'avoir été suggérée par la déesse Benten. Permettez-moi de vous expliquer ce dont il s'agit.

« J'ai une fille qui a environ seize ans. Elle écrit passablement bien et elle possède d'autres qualités comme toutes les jeunes filles. Sa nature est celle de toutes les femmes. Nous désirons la rendre heureuse en lui trouvant un bon mari, et nous avons supplié la déesse Benten de nous aider en cela. Puis nous avons envoyé à chacun des temples de la ville un *tansakou* écrit par ma fille. Quelques nuits plus tard, la Déesse m'apparut dans un rêve, et elle me dit :

« — Nous avons entendu ta prière et avons déjà présenté ta fille à celui qui deviendra son époux. Il vous rendra visite dans le courant de l'hiver qui vient. »

« Je ne comprenais pas, d'après ses paroles, comment une présentation avait pu avoir lieu, et j'éprouvais quelque doute. Je pensais que ce rêve n'était peut-être qu'un rêve ordinaire sans grande signification. Mais, hier soir encore, j'ai vu Benten-Sama en songe, et elle me dit :

« — Demain, le jeune homme dont je vous ai parlé passera dans cette rue. Invitez-le à entrer dans votre maison et demandez-lui de devenir l'époux de votre fille. C'est un jeune homme excellent, et plus tard il parviendra à un rang beaucoup plus élevé que celui qu'il occupe actuellement. »

« Puis elle me dit votre nom, votre âge, votre lieu de naissance. Et elle me fit en outre une description si exacte de vos traits et de vos habits, que mon domestique n'a eu aucun mal à vous reconnaître d'après les indications que j'ai pu lui donner. »

Cette explication, au lieu de rassurer Baishu, le surprit encore davantage. Il répondit seulement par des remerciements polis pour l'honneur dont son hôte venait de l'entretenir. Mais lorsque celui-ci lui demanda de le suivre dans un autre appartement afin de le présenter à sa fille, son embarras fut extrême. Pourtant il ne pouvait raisonnablement se refuser à cette présentation. Il ne lui était guère possible, étant données ces circonstances extraordinaires, d'avouer qu'il avait déjà une femme, une femme qui lui avait été donnée précisément par la déesse Benten elle-même, une femme dont il ne songeait nullement à se séparer. Ce fut donc en grand silence et tout tremblant qu'il suivit son hôte jusqu'à l'appartement indiqué. Et lorsqu'on lui présenta la fille de son hôte, quelle ne fut pas sa surprise de découvrir qu'elle était bien la même personne que celle qu'il avait déjà épousée !

La même et pourtant pas la même ! Celle qui lui avait été présentée par le Dieu du Mariage n'était que l'âme de sa bien-aimée !

Mais celle dont il allait maintenant devenir l'époux dans la maison de son père représentant le corps réel de la même jeune fille.

Et la déesse Benten avait accompli ce miracle par amitié pour ses fidèles.

Ici, l'histoire originale s'interrompt tout à coup, en omettant d'expliquer plusieurs détails importants. La fin est quelque peu décevante. On aimerait connaître les

expériences mentales de la jeune fille pendant la vie mariée de son fantôme. On aimerait aussi savoir ce qu'il advint du fantôme, s'il continua à mener une vie indépendante, s'il attendit patiemment le retour de l'étudiant, ou s'il se confondit avec la vraie mariée. Mais le livre ne nous dit rien de tout cela. Pourtant un ami japonais m'expliqua ainsi le miracle :

« La mariée fantôme n'était formée, en vérité, que du *tansakou*. Il est donc très possible que la vraie jeune fille ignorait la rencontre au temple de Benten. Lorsqu'elle traça les beaux caractères sur le *tansakou*, quelque chose de son âme passa dans les lettres qu'elle écrivit. Donc il fut possible d'évoquer son double hors de son écriture. »

L'histoire de Kwashin Koji

Pendant la période de Tenshō vivait, dans un quartier au nord de Kyoto, un vieillard appelé Kwashin Koji. Il portait une longue barbe blanche et était toujours vêtu comme un prêtre shinto ; cependant il gagnait sa vie en exhibant des tableaux bouddhiques et en prêchant la doctrine bouddhiste. Par chaque belle journée, il se rendait au parc du temple Gien, et il suspendait à un arbre quelconque un grand kakémono où étaient représentées les punitions des différents enfers. Ce kakémono était peint d'une façon si merveilleuse, que toutes les choses qui y étaient représentées paraissaient réelles. Et le vieillard discourait au peuple qui s'assemblait pour le voir ; il leur expliquait la Loi des Causes et des Effets, et désignait avec son bourdon bouddhiste (*nyoi*), qui ne le quittait jamais, tous les détails des différents tourments, tout en exhortant les personnes présentes à suivre les doctrines de Bouddha. De grandes foules s'assemblaient pour contempler le tableau et écouter le vieillard. Et parfois la natte qu'il étendait à ses pieds pour recevoir les offrandes disparaissait sous l'amoncellement des piécettes qu'on lui jetait.

À cette époque, Obu Nobunaga régnait sur Kyoto et sur les provinces avoisinantes. Et il advint qu'un de ses vassaux appelé Arakawa aperçut, au cours d'une visite qu'il fit au temple, le tableau qui y était exposé. Il en parla ensuite au palais. Nobunaga fut intéressé parla description d'Arakawa, et il manda Kwashin Koji d'avoir à se présenter immédiatement au palais et d'y apporter le tableau.

Lorsque Nobunaga vit le kakémono, il ne put dissimuler la surprise que lui causait le réalisme de cette œuvre. Les démons et les âmes tourmentées semblaient bouger devant ses yeux ; il crut entendre des voix qui l'imploraient ; le sang qui y était représenté semblait couler si véritablement, qu'il ne put s'empêcher d'étendre un doigt pour voir si le tableau en était, en effet, mouillé ou non. Mais son doigt ne fut point taché, car le papier était parfaitement sec. De plus en plus surpris, Nobunaga s'enquit de l'auteur de ce tableau surprenant. Kwashin Koji lui répondit que le kakémono avait été peint par le célèbre Ozuri-Sotan, après qu'il eut accompli le rite de purification pendant cent jours consécutifs et pratiqué de grandes austérités, et adressé pour son inspiration de ferventes prières à la divine Kwannon du temple de Kyomidzu.

En observant le désir évident qu'éprouvait Nobunaga de posséder ce kakémono, Arakawa demanda à Kwashin Koji s'il ne l'offrirait pas en don au grand Seigneur. Mais le vieillard répondit hardiment :

— Ce tableau est le seul objet de valeur que je possède. Et je puis en tirer quelque argent en le montrant au peuple. Si je l'offrais au Seigneur, je me priverais de mon unique moyen d'existence. Cependant, si le Seigneur est très désireux de le posséder, il n'a qu'à me payer la somme de cent ryo d'or. Avec cet argent, je pourrais entreprendre quelque affaire lucrative. Autrement, je me verrai forcé de refuser de me séparer du tableau.

Nobunaga parut mécontent de cette réponse. Il demeura silencieux. Bientôt Arakawa murmura quelques paroles à l'oreille du Seigneur, qui hocha la tête affirmativement. Et Kwashin Koji fut alors congédié, après avoir reçu un petit cadeau d'argent.

Mais lorsque le vieillard quitta le palais, Arakawa le suivit à la dérobée, espérant avoir l'occasion de s'emparer du tableau par des moyens malhonnêtes. Et l'occasion se présenta bientôt : Kwashin Koji s'engagea sur une route qui menait directement aux hauteurs au-delà de la ville. Lorsqu'il parvint à un endroit solitaire où la route faisait un brusque tournant, il fut saisi par Arakawa qui lui dit :

— Pourquoi étiez-vous aussi stupide pour demander cent ryo d'or pour le tableau ? Au lieu de cent ryo d'or, je m'en vais vous donner un morceau de fer de trois pieds de long.

Et, tirant son sabre, il tua le vieillard et s'empara du tableau.

Le lendemain, Arakawa présenta le tableau, toujours entouré de l'enveloppe dont Kwashin Koji avait eu soin de l'emballer avant de quitter le palais, à Obu Nobunaga qui ordonna de l'accrocher sans plus tarder. Mais lorsqu'on l'eut déroulé, Nobunaga et son vassal furent tous deux stupéfaits de constater que le tableau s'était effacé : la surface du kakémono était absolument vide. Arakawa ne put expliquer comment la peinture originale avait disparu ; et, comme il était coupable, volontairement ou non, d'avoir trompé son maître, on décida qu'il serait puni. Il fut donc condamné à être emprisonné pendant un temps considérable.

À peine Arakawa eut-il achevé sa peine, qu'il apprit que Kwashin Koji exhibait le célèbre tableau dans le parc du temple Kitano. Arakawa n'en crut pas ses oreilles ; mais cette rumeur lui donna le vague espoir de pouvoir s'emparer d'une façon ou d'une autre du kakémono, et de racheter ainsi sa récente faute. Il réunit donc quelques suivants en toute hâte, et se rendit au temple. Mais lorsqu'il y parvint, on lui annonça que Kwashin Koji était déjà reparti.

Quelques jours plus tard, Arakawa apprit par oui-dire que Kwashin Koji exhibait le tableau au temple de Kyomidsu. où il prêchait devant une assemblée considérable. Arakawa se rendit en toute diligence à Kyomidsu, mais il n'y arriva que juste à temps pour voir la foule se disperser... Kwashin Koji avait de nouveau disparu.

Enfin, un jour, à l'improviste, Arakawa aperçut Kwashin Koji chez un marchand de vin, et là il l'arrêta. Mais, se voyant pris, le vieillard se mit à rire avec bonhomie et dit :

— Je vais vous suivre. Mais attendez, je vous prie, que j'aie bu encore un peu.

Arakawa ne fit pas d'objection à cette demande, et, au grand ahurissement de tous les spectateurs, Kwashin Koji but douze bols de vin à la suite. Après avoir avalé le contenu du dernier bol, il se déclara satisfait. Et Arakawa ordonna qu'on le ligotât avec une corde et qu'on le menât chez Nobunaga.

Kwashin Koji fut interrogé sans tarder dans la cour du palais par l'officier en chef, qui le réprimanda sévèrement. Enfin l'officier lui dit :

— Il est évident que vous avez berné les gens grâce à des pratiques magiques, et vous méritez d'être sévèrement puni pour cette offense. Cependant, si vous consentez à offrir respectueusement le tableau au seigneur Nobunaga, nous vous pardonnerons. Sinon, nous vous infligerons certainement une punition extrêmement sévère.

À cette menace, Kwashin Koji se mit à rire d'une façon ahurie, et il s'écria :

— Ce n'est pas moi qui suis coupable d'avoir déçu le monde.

Puis, se tournant vers Arakawa, il dit :

— C'est vous le coupable. Vous avez voulu flatter le Seigneur en lui donnant ce tableau. Et vous avez essayé de me tuer pour vous le procurer. Assurément, si crime il y a, c'en fut un que celui-là ! La chance voulut que vous n'ayez pas réussi à me tuer ; mais si vous y étiez parvenu comme vous l'espériez, qu'auriez-vous pu plaider pour excuser un acte pareil ?

En tout cas, vous avez volé le tableau. Celui que j'ai n'en est qu'une copie. Et, après l'avoir volé, vous avez changé d'avis, et, au lieu de le donner au seigneur Nobunaga, vous avez médité un plan pour le conserver vous-même. Alors vous avez donné un kakémono blanc au seigneur Nobunaga, et, afin de dissimuler votre acte et votre but secret, vous avez prétendu que je vous avais trompé en substituant un kakémono blanc au véritable tableau. Je ne sais où se trouve le véritable tableau, mais vous, vous le savez sans doute.

À ces mots, Arakawa entra en une telle colère, qu'il bondit vers le prisonnier et l'eût frappé si les gardes n'étaient intervenus. Et, devant cette soudaine explosion de fureur, l'officier soupçonna qu'Arakawa n'était pas entièrement innocent. Il ordonna que Kwashin Koji fût conduit en prison pour le moment, et il se mit à interroger Arakawa d'une façon très serrée. Or, Arakawa parlait habituellement avec une lenteur extrême ; mais, en cette occasion, étant très agité, il put à peine articuler ses mots. Il bredouilla, se contredit, et trahit tous les signes d'une conscience coupable.

À bout de patience, l'officier en chef ordonna qu'Arakawa fût battu pour le décider à dire la vérité. Mais il lui fut impossible de paraître même dire la vérité. Alors il fut fustigé avec un bambou jusqu'à ce que ses esprits l'abandonnèrent, et il demeura comme mort.

Kwashin Koji apprit en prison le sort d'Arakawa, et il se mit à rire. Mais, un moment plus tard, il dit à son geôlier :

— Écoutez, Arakawa s'est vraiment conduit comme une canaille, et j'ai volontairement attiré cette punition sur lui afin de corriger ses mauvais penchants. Mais je vous prie de dire à l'officier en chef qu'Arakawa a dû ignorer la vérité, et que j'expliquerai toute l'affaire d'une manière satisfaisante.

Alors Kwashin Koji comparut de nouveau devant l'officier en chef, à qui il fit la déclaration suivante :

— Dans tout tableau d'une vraie valeur, il faut qu'il y ait un fantôme. Un pareil tableau, ayant une volonté personnelle, peut refuser d'être séparé de la personne qui lui donna la vie, ou même de son possesseur légitime. Il existe de nombreuses histoires qui tendent à prouver que les tableaux ont vraiment des âmes... On sait que certains moineaux peints sur un *fusuma* (écran à glissière) par Hogen Yenshin, prirent un jour leur vol, laissant vides les espaces qu'ils avaient occupés sur l'écran. Et personne n'ignore que le cheval peint sur certain kakémono sortait la nuit pour brouter de l'herbe. Or, dans le cas présent, je présume que, puisque le seigneur Nobunaga ne devint jamais le possesseur légitime de mon kakémono, le tableau disparut volontairement du papier lorsqu'on le déroula en sa présence. Mais si vous voulez me payer le prix que je vous ai demandé tout d'abord, je crois que la peinture reparaitra de nouveau de son propre gré sur le papier blanc. En tout

cas, essayons. Vous ne risquez rien, puisque je vous rendrai immédiatement l'argent si le tableau n'apparaît pas...

En entendant ces étranges assertions, Nobunaga donna l'ordre de payer les cent ryo, et il vint en personne constater le résultat. Le kakémono fut déroulé devant lui ; et, à l'étonnement de tous ceux présents, le kakémono reparut avec tous ses détails. Mais les couleurs semblaient être un peu fanées, et les âmes et les démons ne paraissaient plus aussi vraiment vivants qu'auparavant. Intrigué par cette différence, le seigneur Nobunaga demanda à Kwashin Koji d'en expliquer la cause. Et Kwashin Koji répondit :

— La valeur de la peinture, comme vous l'avez vue d'abord, était celle d'un tableau hors prix. Mais sa valeur telle que vous la voyez aujourd'hui représente exactement ce que vous l'avez payée : cent ryo d'or. Comment pourrait-il en être autrement ?

En entendant cette réponse, tout le monde se rendit compte combien il serait inutile de tourmenter le vieillard plus longtemps ; il fut immédiatement remis en liberté ; Arakawa fut également relâché, car il avait plus qu'expié sa faute par la punition qu'il avait subie.

Or, Arakawa avait un frère cadet appelé Buichi, qui était également au service de Nobunaga. Buichi était furieux du traitement infligé à son frère, et il résolut de tuer Kwashin Koji. Dès que ce dernier fut libéré, il se rendit chez un marchand de vin et demanda à boire.

Buichi courut derrière lui, l'abattit, et lui trancha la tête. Puis, s'emparant des cent ryo qui venaient d'être remis au vieillard, Buichi enveloppa la tête et l'or dans une serviette et se hâta de rentrer pour les montrer à Arakawa. Mais lorsqu'il défit la serviette, il ne trouva au lieu de la tête qu'une gourde vide, et un morceau de boue à la place de l'or. Et l'ahurissement des deux frères s'accrut encore davantage lorsqu'on apprit que le corps décapité avait disparu de l'estaminet on ne savait quand ni comment...

On n'entendit plus parler de Kwashin Koji durant tout un mois, lorsque, un soir, on trouva un ivrogne endormi à la porte du palais du seigneur Nobunaga, et ronflant si fort que chaque ronflement ressemblait au grondement lointain du tonnerre.

Un des suivants découvrit que l'ivrogne n'était autre que le vieillard, qui fut, pour cette offense insolente, immédiatement arrêté et jeté en prison. Mais il ne se réveilla point, et il continua de dormir sans interruption pendant dix jours et dix nuits, tout en ronflant si fort qu'on l'entendit à une très grande distance.

Vers cette époque, le seigneur Nobunaga trouva la mort grâce à la trahison d'un de ses capitaines, Akochi Mitsuhidé, qui usurpa le pouvoir mais ne le conserva qu'une douzaine de jours. Or, lorsque Mitsuhidé devint maître de Kyoto, on lui raconta l'histoire de Kwashin Koji ; et il ordonna qu'on lui amenât le vieillard. Le prisonnier fut donc sommé de paraître devant le nouveau Seigneur. Mais Mitsuhidé lui parla avec bienveillance, le traita en hôte vénéré et commanda qu'on lui servît un bon dîner. Lorsque le vieillard eut bien mangé, Mitsuhidé lui dit :

— J'ai ouï dire que vous aimiez beaucoup le vin. Combien de vin pouvez-vous boire en une seule séance ?

Kwashin Koji répondit :

— Je n'en sais vraiment rien, car je ne m'arrête de boire que lorsque je sens l'ivresse me gagner.

Alors le Seigneur fit poser une grande coupe de vin devant Kwashin Koji, et un domestique reçut l'ordre de la remplir aussi souvent que le vieillard en exprimerait le désir. Kwashin Koji vida la grande coupe douze fois de suite, et il demanda encore à boire. Alors le domestique lui répondit que le contenu du baril était épuisé. Toutes les personnes présentes furent stupéfaites par cet exploit, et le Seigneur demanda à Kwashin Koji :

— N'êtes-vous pas satisfait, Monsieur ?

— Eh bien oui ! répondit-il. Je suis assez satisfait, et, pour récompenser votre auguste bonté, je vais vous montrer un peu mon art. Soyez assez aimable pour regarder cet écran.

Il désigna un grand écran à huit feuilles, sur lesquelles étaient peints les huit beaux Paysages du lac Omi, le *Omi-Kakkei*. Et tout le monde regarda l'écran. Dans un des panneaux l'artiste avait représenté dans le lointain un homme ramant dans une barque ; la barque occupait sur l'écran à peu près un pouce de surface. Kwashin Koji agita la main dans la direction de l'écran. Et tous purent voir la barque virer soudain et se mettre à glisser vers le premier plan du tableau ; elle grandissait très rapidement, et bientôt les traits du rameur furent distincts. Et la barque approcha davantage, devenant toujours plus grande ; elle parut enfin être fort peu éloignée. Et tout à coup l'eau du lac déborda du tableau dans la salle, qui en fut inondée. Et les spectateurs durent retrousser leurs robes, car l'eau leur montait jusqu'aux genoux. Au même instant, la barque sortit de l'écran ; c'était une véritable barque de pêche, et l'on entendait distinctement le grincement de la rame solitaire. L'inondation continuait à monter, et les spectateurs furent bientôt dans l'eau jusqu'à la taille.

Alors la barque s'approcha près de Kwashin Koji, qui y grimpa. Puis le batelier la fit tourner et se mit à ramer très rapidement. Et à mesure que la barque s'éloignait, l'eau baissait et reflua vers l'écran. Et la barque n'eut pas plutôt dépassé l'avant-plan du tableau, que la salle était de nouveau sèche ! Mais la barque peinte continuait toujours à glisser sur la surface de l'eau, s'éloignant toujours davantage et devenant au fur et à mesure plus petite. Bientôt elle ne fut plus qu'un point à l'horizon. Puis tout à coup elle disparut complètement, emportant Kwashin Koji. Et on ne le revit jamais plus au Japon.

La reconnaissance du Samebito

Il y avait une fois, dans la province d'Omi, un homme appelé Totaro. Sa maison s'élevait non loin d'un célèbre temple bouddhiste, sur les rives du lac Biwa, qui communique avec la mer, en passant sous un pont de longue dimension. Il possédait quelques terres et vivait largement. Cependant, à vingt-neuf ans, il était encore célibataire. C'est qu'il avait une ambition. Il voulait épouser une femme parfaitement belle, et il n'avait pas encore trouvé de jeune fille qui répondît absolument à son idéal.

Un jour, comme il traversait le long pont de Seta, il aperçut, accroupi près du parapet, un être étrange. Le corps en était assez semblable au corps d'un homme, mais il était noir comme de l'encre. Le visage paraissait celui d'un démon avec des yeux verts comme des émeraudes, et la barbe pareille à celle d'un dragon. Tout d'abord, Totaro éprouva une grande frayeur. Mais les yeux verts le regardaient avec une expression si douce, qu'il hésita, puis osa interroger le monstre. Et celui-ci répondit :

— Je suis un *samebito*, un homme-requin. Il y a peu de temps, j'étais encore au service des huit grands Rois Dragons, comme officier subalterne du merveilleux palais des Dragons, qui se cache au fond de la mer. Mais, un jour, je me suis laissé aller à commettre une faute légère. J'ai été renvoyé du palais des Dragons, et banni de la mer. Depuis lors, j'erre dans ces parages, et je ne puis trouver ni la nourriture, ni même l'eau propice où me reposer. Si vous avez pitié de moi, je vous en supplie, aidez-moi, donnez-moi un abri et de quoi apaiser ma faim.

Le monstre prononça ces paroles d'une voix si plaintive, d'un air si humble, que le cœur de Totaro en fut touché.

— Suivez-moi, dit-il. Il y a dans mon jardin un étang large et profond, et vous y vivrez aussi longtemps qu'il vous plaira. Et je vous nourrirai de poisson frais et de coquillages.

Le *samebito* suivit Totaro avec joie. Il s'installa dans l'étang et parut s'y trouver tout à fait à son aise. Il y vécut pendant près de six mois, et Totaro lui apportait chaque jour quelques-uns des mets dont se nourrissent les créatures de la mer.

Or, le septième mois de la même année, un important pèlerinage de femmes se dirigea vers le grand temple bouddhiste appelé Miidera, situé dans la ville d'Otsu. Et Totaro se rendit à Otsu pour prendre part aux fêtes. Et voici que parmi la multitude de femmes assemblées, il remarqua une jeune fille d'une beauté extraordinaire. Elle paraissait âgée d'environ seize ans ; son visage était aussi blanc et aussi pur que la neige, et la beauté de ses lèvres annonçait qu'elle ne devait prononcer que des paroles aussi sonores et aussi douces que la voix du rossignol chantant dans les branches du prunier. Or, dès l'instant où il l'aperçut, Totaro en tomba éperdument amoureux. Lorsqu'elle quitta le temple, il la suivit à une distance respectueuse. Il apprit qu'elle était descendue avec sa mère pour quelques jours dans un village voisin appelé Seta. Il interrogea les paysans. Il sut ainsi qu'elle se nommait Tamana, ce qui signifie « joyau ». Elle n'était pas encore mariée, et ses parents ne voulaient pas qu'elle épousât un homme ordinaire ; aussi

exigeaient-ils un cadeau de fiançailles considérable : une cassette contenant dix mille rubis.

Totaro retourna chez lui. Il se trouvait très malheureux. Il s'étonnait de l'étrange cadeau de fiançailles exigé par les parents de Tamana. Il y pensait à tout instant ; mais plus il y pensait, plus il jugeait insensé son désir d'épouser Tamana. Même à supposer qu'il existât dix mille rubis dans tout le pays, qui donc, sauf un prince puissant, pourrait espérer les acquérir tous ?

Pourtant Totaro ne parvenait pas à chasser de son souvenir, fût-ce pendant une heure, l'image de la belle jeune fille. Il en était amoureuxment obsédé au point qu'il ne pouvait plus manger ni dormir. Un jour enfin, Totaro tomba malade, si malade qu'il ne parvenait même plus à soulever sa tête de l'oreiller. Alors il envoya chercher un médecin. Le médecin l'examina minutieusement. Puis il poussa une exclamation de surprise.

— Il est possible de guérir presque toutes les maladies par un traitement médical approprié, dit-il, toutes les maladies sauf celle de l'amour. Il n'y a point de remède à ça. Dans les temps anciens, Roya-O Hakygo est mort de ce mal-là. Préparez-vous à en mourir comme lui.

Et le médecin s'en fut sans rien prescrire.

Or, ce jour-là, l'homme-requin qui vivait dans l'étang du jardin de Totaro apprit la maladie de son maître. Et il sortit de l'eau et s'en vint jusqu'à la demeure du jeune homme pour le soigner. Et il s'occupa de lui nuit et jour avec la plus vive affection. Mais il ignorait et la cause et la gravité de la maladie de son maître. Cependant, une semaine plus tard, Totaro fit ses adieux à son ami le monstre marin, en lui annonçant qu'il allait mourir...

Totaro eut à peine fini de parler, que le *samebito* poussa un étrange et farouche cri de douleur, et se mit à pleurer amèrement. Et tandis qu'il pleurait, c'étaient de grosses larmes de sang qui coulaient de ses yeux verts, qui ruisselaient sur ses joues noires et tombaient ensuite par terre. Et, en touchant le sol, les larmes de sang se solidifiaient, prenaient un éclat surprenant et devenaient des joyaux d'un prix inestimable, des rubis merveilleux.

Totaro, très las, regardait tristement pleurer son ami, quand, tout à coup, il s'aperçut du miracle. De surprise et de bonheur, il sentit ses forces lui revenir. Il sauta de son lit et se mit à ramasser les larmes de l'homme-requin et à les compter. Puis il s'écria :

— Je suis guéri ! Je vais vivre ! je vais vivre !

Alors, stupéfait, l'homme-requin s'arrêta de pleurer. Il demanda à Totaro de lui expliquer sa guérison merveilleuse. Et Totaro lui raconta l'histoire de Tamana et l'extraordinaire condition posée par ses parents. Et il ajouta :

— J'avais la triste certitude de ne jamais posséder dix mille rubis... Il était donc parfaitement inutile de faire ma cour à Tamana. Je n'ai même pas essayé, et j'ai été si malheureux que je suis tombé malade. Mais à présent, grâce à vos larmes généreuses, j'ai déjà un grand nombre de ces pierres précieuses, et j'espère que je pourrai bientôt épouser la plus belle des jeunes filles. Seulement, pardonnez-moi de vous le dire, il n'y a pas encore tout à fait assez de rubis... Je vous en supplie, soyez assez bon pour verser encore quelques larmes, afin que je puisse donner aux parents le nombre de pierres qu'ils

exigent. Mais le *samebito* remua lentement la tête, et dit d'un ton de surprise et de reproche :

— Croyez-vous que je ressemble aux courtisanes qui pleurent quand elles veulent ? Oh non ! les courtisanes laissent couler leurs larmes pour tromper les hommes, mais les créatures de la mer ne pleurent que lorsqu'elles ressentent un chagrin véritable ! J'ai pleuré sur vous à cause de la douleur très vraie que j'éprouvais dans mon cœur, en songeant que vous alliez mourir. Mais maintenant je ne saurais plus pleurer, puisque vous m'avez dit que vous étiez guéri !

— Mais alors que vais-je faire ? s'écria Totaro d'une voix désolée.

Faute de dix mille rubis, je ne pourrai jamais épouser la jeune fille que j'aime. Le *samebito* demeura quelques instants silencieux. Puis il dit :

— Écoutez ! Aujourd'hui il m'est absolument impossible de verser une larme de plus. Mais demain, nous irons ensemble le long du pont de Seta... Je regarderai la mer dans la direction du palais des Dragons. Et, sans doute, au souvenir de tous les jours heureux, éprouverai-je la nostalgie du temps passé... Ainsi j'espère pouvoir pleurer un peu.

Et Totaro accepta avec joie cette proposition.

Le lendemain, ils partirent de très bonne heure, emportant des provisions. Arrivés au pont, ils s'installèrent et se mirent à boire et à manger. Lorsqu'il eut bu plusieurs coupes de vin, le *samebito* tourna les yeux vers la mer d'argent où se couche le royaume des Dragons. Et la mémoire du passé s'éveilla en lui. Et, peu à peu, sous l'influence amollissante du vin, le souvenir des jours heureux gonfla son cœur de chagrin, et il éprouva le mal du pays de façon si vive qu'il éclata en sanglots. Alors les grandes larmes rouges qu'il versait tombèrent sur le pont comme une pluie de rubis, et Totaro les ramassa à mesure et les mit dans une cassette. Et il les comptait une à une... Il en compta bientôt exactement dix mille. Alors il poussa un cri de joie.

Presque au même moment, il entendit le murmure d'une musique délicieuse. Et, au large de la mer, lentement se dressait, comme un mirage emplissant tout l'horizon, un palais couleur du soleil couchant.

Alors le *samebito* bondit sur le parapet du pont. Il regardait ce palais de tous ses yeux, et il se mit à rire de joie. Puis, se tournant vers Totaro, il dit :

— On a sans doute prononcé une amnistie générale dans le royaume des Dragons. Les Rois me rappellent. Je vais vous dire adieu. Mais je suis bien heureux d'avoir eu l'occasion de vous témoigner ma reconnaissance pour la bonté que vous avez eue pour moi. En prononçant ces paroles, il se précipita dans la mer, et personne ne le revit jamais. Mais Totaro offrit la cassette de rubis aux parents de Tamana, qui lui accordèrent la main de celle qu'il aimait.

La jeune fille de l'écran

Le vieil écrivain japonais Hakubei-En-Rosui parle ainsi :

« Dans les livres chinois et les livres japonais, on trouve beaucoup d'histoires des temps anciens et modernes au sujet de tableaux si merveilleux qu'ils exercent une influence magique sur tous ceux qui les regardent. Et l'on raconte aussi, à propos de ces peintures prodigieuses de fleurs, d'oiseaux ou de personnes dues aux pinceaux d'artistes célèbres, que les formes qu'elles représentent se sont quelquefois détachées du papier ou de la soie pour agir comme des êtres vivants et accomplir différents actes. Nous ne raconterons pas ici d'histoires de ce genre, car tout le monde les connaît depuis les temps les plus reculés. Mais, même dans les temps modernes, la réputation des tableaux peints par Hishigawa Kichihui, de ces fameux portraits d'Hishigawa qui fonda en 1680 l'école d'illustration de Ukiyo-yé, s'est répandue à travers tout le pays. »

Et le vieux conteur japonais rapporte ainsi l'histoire d'un de ces fameux portraits :

« Il y avait naguère à Kyoto un jeune étudiant nommé Tokkei. Il vivait dans la rue appelée Muromachi. Un soir, comme il rentrait chez lui après avoir fait une visite, il remarqua à l'étalage d'un brocanteur un vieil écran de papier peint. Ce n'était qu'un écran de papier, mais il était orné du portrait en pied d'une jeune fille qui plut à la fantaisie du jeune homme. Et comme le brocanteur n'en demandait qu'une somme modique, Tokkei acheta l'écran et l'emporta chez lui.

Dans la solitude de son étroite chambre, il se reprit à examiner l'écran. Le portrait lui parut encore plus séduisant. C'était évidemment le portrait d'une jeune fille de quinze ou seize ans. Les moindres détails du dessin des cheveux, des yeux, des cils, de la bouche avaient été exécutés avec une délicatesse au-dessus de tout éloge. Les *managiri* ou commissures des yeux ressemblaient à des « bourgeons de lotus appelant des faveurs ». Les lèvres étaient pareilles au « sourire d'une fleur rouge », et tout le jeune visage s'épanouissait dans une expression de douceur infinie. Si la jeune fille dont c'était l'image avait été vraiment aussi belle que son portrait, tous les hommes qui l'avaient seulement entrevue avaient sûrement dû en perdre la tête. Tokkei se persuada que le modèle inconnu avait été certainement aussi beau que son image peinte sur l'écran, puisque cette image paraissait vivante et semblait prête à répondre à qui lui parlerait.

Et, tandis qu'il considérait passionnément la jolie image, Tokkei se sentit peu à peu gagné par un enchantement, enveloppé par le charme qui se dégageait de ce morceau de papier peint.

— Une créature aussi parfaitement délicieuse a-t-elle jamais existé ? se disait-il tout bas. Ah ! je donnerais volontiers ma vie et même mille années de vie si je les avais à ma disposition, afin de pouvoir la tenir quelques instants dans mes bras !

Et c'est ainsi que Tokkei devint amoureux d'un portrait.

Il en devint tellement amoureux qu'il comprit qu'il ne pourrait jamais aimer d'autre femme que l'inconnue représentée sur l'écran. Et cette pensée le rendit très mélancolique,

car il se disait que cette jeune fille, même si elle vivait encore, ne devait sûrement plus ressembler à son portrait. Et fort probablement même était-elle morte bien avant la naissance de Tokkei.

Cependant chaque jour sa passion s'emparait de lui davantage ; il ne mangeait guère ; il ne dormait plus ; son cerveau refusait toute attention aux études qui lui avaient été si chères. Il passait de longues heures assis devant l'écran, et il souriait à l'image de la jeune fille, ou bien il la regardait avec tristesse en lui adressant tout à coup les plus tendres reproches et les plus vives tendresses.

Et un jour il tomba malade, si malade même qu'il en crut mourir.

Mais Tokkei avait pour ami un vénérable savant qui savait beaucoup de choses étranges sur les vieux tableaux et sur les jeunes cœurs. En apprenant la maladie de Tokkei, ce respectable vieillard vint lui rendre visite. Il aperçut l'écran, et comprit tout ce qui s'était passé. Il interrogea l'étudiant qui lui avoua son amour et lui dit :

— Je mourrai si je ne puis trouver une femme comme elle !

— Ami, le portrait a été peint de mémoire par celui qu'on nomme Hishigawa Kichibei. La personne qu'il représente n'appartient plus à ce monde. Mais on dit que Hishigawa Kichibei a peint l'âme du modèle aussi bien que sa forme, et que son esprit vit dans ce tableau. Je crois donc que tu pourras conquérir celle que tu aimes.

À ces mots, Tokkei se souleva à demi sur sa couche et regarda avidement son vieil ami.

— Il faut lui donner un nom, continua le vieillard. Et, tous les jours, tu viendras t'asseoir devant son portrait en fixant ta pensée exclusivement sur elle. Et tu l'appelleras doucement par le nom que tu lui auras donné, et tu attendras qu'elle te réponde.

— Qu'elle me réponde ?... répéta l'amoureux d'une voix à peine perceptible, tant il était ému.

— Mais oui, continua son ami. Elle te répondra sûrement. Mais au moment où elle te répondra, tiens-toi prêt à lui offrir ce que je vais te dire.

— Je lui offrirai ma vie ! s'écria Tokkei.

— Non, répliqua le vieillard en souriant, tu lui offriras simplement une coupe pleine de vin acheté chez cent marchands différents. Alors elle descendra de l'écran et acceptera le vin ; ensuite elle te dira sans doute elle-même ce qu'il te reste à faire.

Sur ces mots, le vieillard partit.

Cependant Tokkei sentit que son désespoir s'était allégé. Il courut toute la ville de Kyoto pour chercher des vins chez cent marchands différents. Puis il rentra chez lui et s'assit devant l'écran. Et il répéta plusieurs fois de suite, et très tendrement, le nom qu'il avait donné à sa bien-aimée. » (Mais le conteur japonais a oublié de nous dire le nom qu'il avait choisi.)

« Ce jour-là, la jeune fille de l'écran ne répondit pas ; non plus le lendemain, ni le surlendemain. Pourtant Tokkei ne perdit ni foi ni patience. Et un soir, enfin, le portrait répondit à l'appel de son nom :

— Hai !... (Oui.)

Alors Tokkei versa dans une petite coupe le vin acheté chez les cent marchands différents, et l'offrit avec révérence à la jeune fille de l'écran. Celle-ci descendit avec grâce de l'écran, fit quelques pas sur les nattes qui couvraient le parquet de la chambre, et s'agenouilla pour prendre la coupe de la main de Tokkei. Et elle lui demanda avec un délicieux sourire :

— Comment pouvez-vous m'aimer autant ? »

Et le conteur japonais ajoute :

« Elle était beaucoup plus belle que son portrait ; elle était belle jusqu'au bout des ongles ; elle était belle aussi de caractère et de cœur, plus belle que toutes les autres femmes du monde. »

On ne nous dit pas la réponse de Tokkei ; nous devons l'imaginer.

« — Mais ne vous lasserez-vous point de moi ? demandait cependant la jeune fille.

— Jamais, tant que je vivrai ! protesta-t-il.

— Mais après ? » insista-t-elle. Car la femme japonaise ne se contente pas d'un amour qui ne dure que l'espace d'une vie seulement.

— Promettons-nous l'un à l'autre pour la durée de sept existences, implora Tokkei.

— Et si jamais vous êtes méchant avec moi, je retournerai dans l'écran. » Et elle riait avec une malice charmante. Ils se promirent donc l'un à l'autre, et sans doute Tokkei fut-il un excellent mari, car sa femme ne regagna jamais l'écran. La place qu'elle y avait occupée demeura toujours vide. »

Et le conteur japonais s'écrie en manière de conclusion :

« Combien rarement pareilles choses se produisent-elles en ce monde ! »

Le gamin qui dessinait des chats

Il y a très, très longtemps, dans un petit village du Japon, vivaient un pauvre fermier et sa femme qui étaient tous deux des gens excellents. Ils avaient plusieurs enfants, et avaient beaucoup de peine à arriver à les nourrir tous. Lorsque le fils aîné eut quatorze ans, il était déjà assez fort pour aider son père. Quant aux petites filles, elles apprirent à aider leur mère aux soins du ménage dès qu'elles purent marcher.

Mais le plus jeune de la famille ne semblait pas fait pour les gros travaux. Il était fort intelligent, beaucoup plus intelligent même que tous ses frères et sœurs, mais il était très petit et faible, et les gens disaient qu'il ne grandirait pas. Ses parents estimaient qu'il serait préférable pour lui de se faire prêtre plutôt que de devenir fermier. Ils l'emmenèrent donc un jour au temple du village, et ils demandèrent au bon vieux prêtre qui y vivait s'il voudrait prendre leur petit garçon comme acolyte et lui enseigner tout ce qu'un prêtre doit savoir.

Le vieillard parla au gamin avec bienveillance et lui posa quelques questions bien ardues ; mais il y répondit d'une façon si intelligente, que le prêtre consentit à l'accueillir au temple comme acolyte, et à l'instruire en vue d'en faire un prêtre.

Le gamin apprenait tout ce que le prêtre lui enseignait, et se montrait, en général, fort obéissant. Cependant, il avait un défaut. Il aimait à dessiner des chats pendant les heures d'étude, et à les dessiner précisément là où les chats n'eussent jamais dû être dessinés.

Dès qu'il était seul, il se mettait donc à dessiner des chats ; il les dessinait sur les marges des livres du prêtre et sur tous les écrans du temple, sur les murs et sur les piliers. Le prêtre lui fit observer plusieurs fois que c'était fort mal ; mais cela ne l'empêchait pas de recommencer. Il dessinait des chats parce qu'il ne pouvait y résister. Il avait ce qu'on appelle le génie artistique, et précisément pour cette raison il n'était guère fait pour devenir acolyte. Car un bon acolyte doit se contenter d'étudier les livres.

Un jour, comme il venait de terminer quelques dessins de chats très spirituels sur un écran de papier, le vieux prêtre lui dit sévèrement :

— Mon garçon, il vous faut quitter ce temple immédiatement. Vous ne ferez jamais un bon prêtre, mais peut-être deviendrez-vous un grand artiste. Laissez-moi donc vous donner un dernier conseil ; et surtout ne l'oubliez jamais : *Évitez les grands espaces la nuit ; recherchez les petits.*

Le gamin ne comprit pas ce que le prêtre voulait dire par cette recommandation : « *Évitez les grands espaces la nuit ; recherchez les petits.* » Il y réfléchit beaucoup tout en préparant son petit baluchon pour partir. Mais il n'arrivait point à comprendre ces paroles ; et il n'osa plus parler au vieux prêtre que pour lui dire adieu.

Il quitta le temple avec beaucoup de chagrin, et se demanda ce qu'il allait faire. S'il rentrait tout droit chez lui, il était sûr que son père le punirait pour avoir désobéi au prêtre ; aussi avait-il peur de retourner chez ses parents. Tout à coup il se souvint qu'il y avait un très grand temple au village voisin, à quelque distance de là. Et il avait entendu qu'il y

avait plusieurs prêtres affectés à ce temple. Il résolut d'aller les trouver et de leur demander de le prendre comme acolyte.

Or, le gamin ignorait que le grand temple était fermé et que les prêtres en étaient partis, effrayés par un démon qui s'y était introduit et qui s'en était ensuite emparé. Quelques vaillants fermiers étaient bien allés la nuit au temple afin de tuer le démon ; on ne les avait jamais revus vivants. Mais personne n'avait raconté ces choses au gamin, qui se rendit donc à pied jusqu'au village voisin dans l'espoir d'être bien accueilli des prêtres.

Il faisait déjà nuit lorsqu'il parvint au village, et tout le monde était couché. Mais il aperçut le temple, là-bas sur la colline, à l'autre extrémité de la rue principale, et il remarqua qu'une lumière y brillait. Ceux qui racontent l'histoire affirment que le démon allumait cette lumière afin de tenter les voyageurs à venir lui demander abri. Le gamin alla tout droit au temple, et frappa à la porte. Il n'y avait aucun bruit à l'intérieur. Il frappa de nouveau plusieurs fois ; mais personne ne vint lui ouvrir. Alors il poussa la porte très doucement et fut heureux de découvrir qu'elle n'était pas fermée à clef. Il entra dans le temple où il vit une lampe allumée, mais aucun prêtre n'était là.

Il crut qu'un prêtre ou l'autre rentrerait bientôt, et il s'assit pour les attendre. Alors il remarqua que tout dans le temple était gris de poussière et recouvert d'une épaisse couche de toiles d'araignée. Il se dit que les prêtres seraient certainement heureux d'avoir un acolyte qui pourrait nettoyer le temple. Cependant, ce qui le ravit le plus, ce fut certains grands écrans blancs sur lesquels il pourrait peindre des chats. Bien qu'il fût très fatigué, il se mit à chercher une boîte à peinture. Puis, en ayant trouvé une, il broya de l'encre et se mit aussitôt à peindre.

Il peignit un grand nombre de chats sur les écrans, mais enfin il sentit venir le sommeil. Il allait donc s'étendre à terre à côté de l'un des écrans, lorsqu'il se souvint tout à coup des paroles du prêtre : « *Évitez les grands espaces la nuit, recherchez les petits.* »

Le temple était très grand ; il était seul ; et comme il songeait à ces paroles, bien qu'il n'arrivât pas à les comprendre, il commença d'éprouver une certaine crainte. Il résolut donc de chercher un endroit où il pût dormir. À la fin, il découvrit un petit réduit où il s'enferma. Puis il s'étendit, et bientôt il s'endormit.

Très tard au milieu de la nuit, il fut réveillé par un vacarme effroyable où se mêlaient des bruits de lutte et des cris perçants. C'était si affreux, qu'il n'osa même pas regarder à travers une fente de la porte du petit réduit, pour voir ce qui se passait ; il demeura immobile en retenant son souffle, de terreur. La lumière s'éteignit, mais les bruits affreux continuèrent et devinrent de plus en plus effroyables, et tout le temple se mit à trembler. Puis, après un long moment, le silence régna de nouveau ; mais le gamin avait toujours peur de bouger. Il ne remua que lorsque la clarté du soleil matinal brilla à travers les fentes de la petite porte.

Alors il sortit très prudemment de sa cachette et jeta des regards autour de lui. Il vit que tout le parquet du temple était couvert de sang. Et il aperçut, étendu mort au milieu de ce sang, un rat énorme, un rat monstrueux, un rat-démon, plus grand qu'une vache !... Mais qui avait donc bien pu le tuer ? Il ne voyait ni homme, ni aucune bête vivante. Tout à coup le gamin remarqua que les gueules de tous les chats qu'il avait dessinés la veille au soir étaient rouges et souillées de sang. Alors il se rendit compte que le démon avait été

tué par les chats dessinés par lui. Et il comprit pour la première fois pourquoi le vieux prêtre lui avait dit dans sa sagesse : « *Évitez les grands espaces, la nuit ; recherchez les petits.* »

Le gamin devint un artiste très célèbre. Et l'on voit encore aujourd'hui, au Japon, certains des chats qu'il dessina.